Document generated on 10/12/2024 2:54 a.m.

Voix et Images

Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin

Lucie Hotte

Volume 27, Number 3 (81), Spring 2002

Daniel Poliquin

URI: https://id.erudit.org/iderudit/013321ar
DOI: https://doi.org/10.7202/013321ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hotte, L. (2002). Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin. *Voix et Images*, *27*(3), 435–447. https://doi.org/10.7202/013321ar

Article abstract

An analysis of Daniel Poliquin's novel La Côte de Sable, focusing on the characters' travels and the process by which they become sedentary, provides an approach to wandering and rootedness in the work of this Franco-Ontarian author. The novel's main character, Jude — sailor, explorer, discoverer and geographer — is the basis for a detailed analysis of Poliquin's symbolic use of space. The novel includes many nomads and sedentary characters. Two types of sedentary characters coexist: those who have never traveled and those who become sedentary after a period of wandering. In general, members of the first group lead a drab existence while those of the second type are able to attain a certain kind of wisdom. As for those who are perpetual wanderers, they are ceaselessly looking for a harmony that can only come from acceptance of their own specific identity. Because of their endless quest, these people are perpetually moving and can never find an anchor. Thus, only the sedentary characters, through their privileged position as observers, are capable of narrative.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Errance et enracinement dans *Visions de Jude* de Daniel Poliquin

Lucie Hotte, Université d'Ottawa

Cet article vise à cerner la question de l'errance et de l'enracinement dans l'œuvre de Daniel Poliquin à partir d'une analyse des voyages et de la sédentarisation des personnages du roman La Côte de Sable. *Ce roman, grâce principalement à son personnage principal, Jude le marin, l'explorateur, le découvreur, le géographe, permet une analyse détaillée de la symbolique de l'espace dans l'œuvre de l'écrivain franco-ontarien. En effet, nomades et sédentaires y sont nombreux. Deux types de sédentaires coexistent: ceux qui n'ont jamais voyagé et ceux qui se sédentarisent après une période d'errance. Les premiers ont le plus souvent une existence morne alors que les seconds parviennent, en général, à trouver une certaine sagesse. Les «errants» perpétuels sont, pour leur part, constamment à la recherche d'une harmonie qui ne peut venir que de l'acception de leur identité propre. Cette quête infinie fait que ces êtres perpétuellement en mouvement ne trouvent jamais d'ancrage. Aussi, la narration ne peut-elle être assumée que par les sédentaires qui se trouvent dans la situation privilégiée de l'observateur.*

> J'avais toujours pensé que je m'en irais d'ici un jour. Maintenant, je pense qu'on va rester un bout. On est bien.
>
> «Anonyme nue»,
> *Le canon des Gobelins*

L'imaginaire de l'espace, au Canada français, est marqué par deux figures mythiques: celle du coureur des bois qui, lors de la montée de l'agriculturisme au milieu du XIXe siècle, cède sa place à celle du colon agriculteur[1]. Ces deux figures représentent deux façons diamétralement opposées d'occuper l'espace. Elles sont au fondement des deux types de romans les plus encensés au XIXe siècle, soit le roman de la terre, celui de

1. À ce sujet, voir Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec: généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987.

l'espace clos, rassurant, protecteur[2] et le roman historique, celui de l'espace ouvert à découvrir et à conquérir. Elles donneront aussi lieu à la création de certains des personnages les plus emblématiques de notre littérature dont le Survenant et Menaud maître-draveur. Au XXe siècle, apparaît, sous l'influence des écrivains « beats » américains, le « *road novel* ». Ce type de roman est un proche parent, dans son traitement de l'espace, du roman historique. Toutefois, dans ce genre de roman, le voyage ne sert pas à découvrir un territoire, mais bien à se découvrir soi-même[3].

Selon François Paré, dans *Les littératures de l'exiguïté*, l'espace est une préoccupation importante pour les écrivains minoritaires. Il soutient que les « grandes cultures sont dépourvues d'espace, c'est-à-dire qu'elles s'instituent à même des mécanismes de "déspatialisation" », alors que les « petites littératures », comme la littérature franco-ontarienne, « croient au pays, y soumettent toute leur expérience de la littérature[4] ». Si l'espace est au cœur des préoccupations esthétiques des littératures minoritaires, la critique littéraire, pour sa part, s'est malheureusement surtout intéressée à l'étude de l'espace représenté, c'est-à-dire à « la description ou la *représentation verbale* d'un lieu physique[5] », ou encore à l'espace de la représentation, c'est-à-dire au contexte dans lequel l'œuvre est produite et reçue[6]. Peu d'études portent sur ce que j'ai appelé, dans mon article « Fortune et légitimité du concept d'espace en critique littéraire franco-ontarienne », l'espace structurant, soit l'espace « en tant qu'élément constitutif du roman au même titre que les personnages, l'intrigue ou le temps[7] ».

L'œuvre de Daniel Poliquin se prête fort bien à ce genre d'étude. En effet, la question de l'espace est au cœur de tous ses textes. L'espace dans les romans de Poliquin est d'abord et avant tout un espace à découvrir, à explorer et à investir. Aussi, promeneurs, voyageurs, explorateurs et

2. Ce type de roman est celui que Réjean Beaudoin désigne sous l'appellation « roman du territoire », auquel il oppose le roman de l'espace. Voir Réjean Beaudoin, chapitre 2, « Romans du territoire et romans de l'espace » (*Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p. 43-58) et aussi Isabelle Daunais, « Le roman des marges » (*Études françaises*, vol. XXX, nº 1, 1994, p. 135-147).
3. Isabelle Daunais prouve bien que même le roman du territoire est lié à une quête d'identité : « Il [le roman du territoire] raconte l'histoire des limites en train de s'établir (alors que le roman de l'espace serait celui des limites à franchir ou à abolir, mais dans les deux cas tout se construit autour de la frontière comme enjeu), et d'une altérité à trouver. » (« Le roman des marges », *loc. cit.*, p. 137)
4. François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Essai », 1992, p. 70.
5. Michael Issacharoff, *L'espace et la nouvelle. Flaubert, Huysmans, Ionesco, Sartre, Camus*, Paris, José Corti, 1976, p. 14.
6. À ce sujet, je me permets de renvoyer à mon article : « Fortune et légitimité du concept d'espace en critique littéraire franco-ontarienne », dans Robert Viau (dir.), *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, Beauport, Publications MNH, coll. « Écrits de la francité », 2000, p. 335-351.
7. Roland Bourneuf, « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, vol. III, nº 1, avril 1970, p. 78.

coureurs des bois hantent les romans de Poliquin. De *Temps pascal*[8], qui s'ouvre sur le voyage en autobus qu'entreprend Médéric Dutrisac pour se rendre à Ottawa, après plusieurs années de réclusion dans une cabane en rondins qu'il a construite dans la forêt du Nord de l'Ontario, à *L'homme de paille*[9], qui se clôt avec le départ de Benjamin de Saint-Ours, qui après une sédentarisation forcée reprend la «route», d'abord sur une petite barque puis à la dérive sur une banquise, les personnages de Daniel Poliquin entendent fréquemment l'appel du large. À l'instar de l'Obomsawin, personnage principal du roman éponyme, dont le narrateur-biographe dit que «la vie est une longue litanie de départs forcés et de retours consentis[10]», ils vivent au rythme des voyages. Dans ce panthéon, Jude, personnage central du roman *Visions de Jude* — récemment réédité sous le titre *La Côte de Sable*[11], du nom d'un quartier de la ville d'Ottawa — occupe une place privilégiée: «Jude le marin, le géographe, l'écrivain, le fondateur de l'Institut arctique, l'aventurier, le découvreur, le Don Juan érudit et courageux» (*CS*, 13) représente la quintessence du personnage voyageur chez Poliquin.

Pour Michel Butor, «le voyage, ou plus exactement le "périple", constitue le "le thème fondamental de toute littérature romanesque"[12]». Jean Chevalier et Alain Gheerbrant signalent que «le symbolisme du voyage, particulièrement riche, se résume toutefois dans la quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité, dans la recherche et la découverte d'un centre spirituel[13]». De plus, «le voyage exprime un désir profond de changement intérieur, un besoin d'expériences nouvelles, plus encore que de déplacement local. Selon Jung, il témoigne d'une insatisfaction, qui pousse à la découverte de nouveaux horizons[14]». Si le voyage symbolise toujours une recherche, «cette recherche n'est au fond qu'une quête et, le plus souvent, une fuite de soi[15]». L'errance serait alors le versant noir du voyage. Voyage sans fin, sinon sans but, l'errance représenterait une quête qui n'aboutit jamais.

Si les personnages de voyageurs occupent une place privilégiée dans l'œuvre de Daniel Poliquin, il n'en demeure pas moins qu'ils cohabitent avec des sédentaires rêveurs qui songent à partir, mais qui ne partent

8. Daniel Poliquin, *Temps pascal*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1982, 161 p.
9. *Id.*, *L'homme de paille*, Montréal, Boréal, 1998, 253 p.
10. *Id.*, *L'Obomsawin*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, [1987], p. 8.
11. *Id.*, *La Côte de Sable*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2000, [1990]. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CS*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
12. Roland Bourneuf, *loc. cit.*, p. 81. Voir Michel Butor, «L'espace du roman», *Répertoire II*, Paris, Minuit, 1964.
13. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, éd. revue et augmentée, Paris, Laffont, 1982, p. 1027.
14. *Ibid.*, p. 1029.
15. *Ibid.*

jamais, et des exilés, qui, après de nombreuses pérégrinations, s'installent finalement quelque part et prennent racines. En fait, dans cette distribution des personnages, on retrouve à nouveau l'opposition entre coureurs des bois et colons fondateurs. À cause de la place privilégiée qu'il occupe dans le système des personnages de Daniel Poliquin, il n'est donc pas étonnant que ce soit Jude lui-même qui attire notre attention sur le rapport à l'espace, lorsque, dans la légende de son cru qu'il raconte à Véronique Fontaine, il souligne l'opposition entre sédentaires et nomades :

> Sur le pont du premier navire en vue de Terre-Neuve, deux marins étaient accoudés au bastingage. «Merveille! Ce pays n'est à personne!» se dit l'un. L'autre pensa : «Merveille! Ce pays est à moi!»
>
> Le premier déserta dès que le navire toucha terre. Il s'enfonça dans les bois sans la moindre idée de sa destination. Il était libre. Il apprit à vivre du pays, il s'enseigna seul la science des cours d'eau intérieurs, il se lia d'amitié avec les naturels qui, d'instinct le savaient inoffensif. Son voyage dura plus de cinquante ans. Il courut les bois, navigua sur toutes les rivières, apprit toutes les langues indiennes. Personne ne sut mieux que lui approfondir la connaissance du pays nouveau. Il mourut sur les rivages de l'autre océan, laissant derrière lui des pistes ouvertes, des noms, des femmes attendries, des enfants sains, des légendes.
>
> L'autre mit pied à terre et donna le nom de son roi au premier promontoire en vue. Seul de tous ses compagnons, il prit le risque d'hiverner sur cette rive inhospitalière. Il y transplanta les coutumes de son pays, se fit le maître des sauvages et construisit un fortin. Cinquante ans plus tard, la terre donnait de belles récoltes, la ville comptait une école et cinq églises, le port accueillait des navires de commerce, et le fondateur gisait au cimetière auquel il avait donné son nom. (*CS*, 270-271)

Cet article vise à établir une typologie des personnages de Daniel Poliquin, à partir du roman *La Côte de Sable*, en fonction de leur rapport à l'espace afin de mieux cerner les enjeux liés à ces trois modes d'être-au-monde. Certaines questions s'imposent d'emblée. Que représente le voyage pour les personnages? Pourquoi certains d'entre eux rêvent de voyager, mais ne partent jamais, alors que d'autres s'enracinent après de nombreuses pérégrinations et que, pour d'autres encore, le voyage devient errance?

Les sédentaires rêveurs

On se rappelle que dans *Menaud maître-draveur*, la «race» des coureurs des bois, à laquelle appartient Menaud, est d'emblée présentée comme supérieure à celle des fermiers sédentaires, représentée par son voisin Josime. Chez Poliquin, le rapport entre sédentaires et nomades s'avère beaucoup plus complexe. La sédentarisation en soi n'est pas, d'entrée de jeu, connotée de façon négative. Dans tous les romans, ce sont les personnages qui restent derrière ou ceux qui se sédentarisent après de longs voyages qui assurent la narration. La prise de parole ne peut venir,

semble-t-il, que d'un observateur sédentaire. Toutefois, parmi les sédentaires, les personnages rêveurs sont dévalorisés. Seuls les jeunes, telle Véronique Fontaine, qui assure la narration de la quatrième partie de *La Côte de Sable*, peuvent se permettre de rêver car tout demeure possible pour eux. Pour les autres, le rêve n'est qu'une échappatoire qui témoigne de leur incapacité de s'assumer pleinement. Bien que les sédentaires rêveurs soient peu nombreux dans les romans de Daniel Poliquin, ils y jouent un rôle important. Deux d'entre eux sont particulièrement représentatifs : Léonard Gouin de *Temps pascal* et, dans *La Côte de Sable*, Marie Fontaine. Très jeune, celle-ci rêve de voyages : « Je terminais ma douzième année chez les sœurs, au Couvent Rideau, je comptais entrer en préuniversitaire en septembre : je voulais étudier les langues étrangères, aller à Genève, devenir interprète aux Nations Unies, voyager, voir du monde neuf, des pays inconnus. » (*CS*, 28) Une grossesse fera en sorte qu'elle ne pourra réaliser ses rêves. Elle se marie, reste à Ottawa et mène une vie qui lui déplaît :

> Ma vie m'est alors apparue dans toute sa vacuité. J'avais trente ans ; j'étais mère d'une fille de douze ans ; je vivais dans une belle maison à l'abri de la misère pour toujours ; j'étais bien ancrée dans ma carrière à l'université, gestionnaire du programme des prêts et bourses ; je m'adonnais à l'artisanat, je suivais des cours d'aérobie pour garder la forme, j'allais au théâtre, au ballet et au cinéma avec des amies. Tout cela pour tuer le temps. (*CS*, 44)

Même ses voyages estivaux en Europe, en compagnie de sa fille (*CS*, 48), ne combleront jamais son désir de s'affranchir de son milieu.

Comme Marie ne part jamais, elle voyagera plutôt par personne interposée. D'abord, ses amants « internationaux » apporteront dans sa vie un brin d'exotisme, particulièrement « le petit Brésilien » qu'elle va, un jour, cueillir à la gare d'autobus :

> Un jour, il m'a téléphoné. Il se trouvait à Toronto ce matin-là et il avait eu soudainement très envie de me voir, alors il avait pris l'autobus de midi, mais comme il n'avait pas d'argent, il avait convaincu le transporteur de le « livrer » à Ottawa port dû ; on n'aurait qu'à téléphoner au destinataire arrivé à Ottawa, j'irais le chercher et je devrais payer son passage pour prendre livraison de lui. Il m'attendait à la gare du Voyageur Colonial [...] (*CS*, 47)

Dans cette quête d'un ailleurs, dans ce désir d'être autre, de vivre une vie à l'opposée de la sienne, Jude jouera un rôle central. Le célèbre explorateur, grand voyageur, représente tout ce que Marie n'est pas. Elle lira tous ses livres, visionnera tous les documentaires qu'il a réalisés. Elle ne connaît de lui que la légende, mais cela lui suffit. Jamais Marie ne pensera pouvoir avoir la vie de Jude, elle ne s'imagine que comme sa compagne :

> Jude, le marin, le géographe, l'explorateur, l'aventurier de l'Arctique, l'écrivain, l'homme du monde mal rasé qui sent la graisse de caribou dans le salon du premier ministre, l'alpiniste qui chasse à l'arc dans l'Ungava ou au Yukon, beau comme Jack Kerouac. Cet aventurier au dos strié par les griffes

> d'un grizzli, cet homme qui est tout le contraire de moi, dont la vie ne ressemble en rien à la mienne. Il peut être à moi. (*CS*, 60)

Si elle pense alors pouvoir partir, tout quitter, ce n'est qu'en le suivant, lui :

> Rien ne me retient ici, me disais-je, je suis maintenant sans racines dans ma propre ville natale. Je peux le suivre où il voudra et l'épauler de mes compétences administratives, à son complexe d'Iberville ou ailleurs. [...] Comme Jude est plutôt oiseau sur la branche et qu'il ne restera pas à Ottawa toute sa vie, il peut m'emmener où il veut, c'est d'accord d'avance. (*CS*, 60)

Lorsque ses rêves d'aventures en compagnie de Jude ne se réalisent pas, Marie se résigne, ironiquement, à épouser son soupirant, « un officier supérieur de marine, un sympathique contre-amiral qui n'a jamais navigué » (*CS*, 50). Avec lui, elle quittera certes Ottawa, mais, comme nous le raconte sa fille Véronique, ce n'est pas pour aller à l'aventure ou se découvrir elle-même, mais bien pour le suivre en Nouvelle-Écosse où il est retourné gérer la ferme familiale (*CS*, 256-257). Ce deuxième mariage représente une forme d'échec que Véronique résume fort bien : « Maman a pour son dire qu'un mari comme lui, c'est tout de même mieux que la solitude. Je ne suis pas d'accord, je trouve même qu'elle a abandonné un peu vite. Je la comprends un peu d'avoir peur de la vieillesse, mais tout de même ! » (*CS*, 257) En fait, Marie aurait très bien pu suivre l'exemple de sa mère qui, après le décès de son mari, « s'est faite bohème sans prévenir » (*CS*, 61). Celle-ci affirme résolument son autonomie :

> Quand j'étais petite, on m'appelait la Noiraude parce que j'avais le teint foncé ; pour me taquiner, mes frères me disaient que j'avais été laissée à la porte de mes parents par des gitans. Aujourd'hui, j'ai l'impression que c'était vrai tout ce temps-là. Je pars à l'aventure pour de vrai. Pis essayez pas de me retenir, vous pourriez pas. Je m'en vais pis je reviens plus. Des racines ? Pas besoin ! (*CS*, 61)

Si pour Marie, comme pour tous les personnages de Poliquin, le voyage représente la liberté, l'acquisition de connaissances et une découverte de soi, il témoigne surtout d'« un désir profond de changement intérieur, un besoin d'expériences nouvelles, plus encore que de déplacement local[16] », qu'une quête de la paix, de la vérité ou de l'immortalité. Les personnages de rêveurs font preuve de cette insatisfaction profonde, dont parle Jung[17], qui les pousse à vouloir tout quitter, dans l'espoir qu'ailleurs ils trouveront ce qui leur fait tant défaut, mais qu'ils ne peuvent cependant pas identifier. C'est sans doute aussi pourquoi ces personnages tentent de remplir leur vie de toutes sortes d'activités, tels les nombreux cours que suivent tant Marie Fontaine que Léonard Gouin. N'ayant jamais voyagé, Marie appartient donc à cette catégorie de person-

16. *Ibid.*
17. *Ibid.*

nages qui, chez Poliquin, ne prennent jamais leur vie en main. Dépendant constamment des autres pour réaliser leurs rêves, ils ont une vie vide et monotone.

Les coureurs des bois ou quand le voyage devient errance

Si le voyage a un attrait indéniable pour tous les personnages de Daniel Poliquin, il n'en demeure pas moins qu'il peut être nuisible. Pour certains personnages de voyageurs, comme Médéric Dutrisac, l'Obomsawin, le Professeur Pigeon et Jude, il s'avère sans fin. Éternels insatisfaits, sans ancrage et sans identité qui leur conviennent vraiment, leur vie n'est faite que de départs. Le voyage pour eux est donc une façon de s'évader, de se fuir soi-même comme le Professeur Pigeon, qui « a vécu toute sa vie dans la Côte de Sable sans y coller tout à fait [...] Né à Ottawa, docteur de la Sorbonne à l'époque où ça se voyait peu, il vivait à Ottawa comme d'autres vivent en colonie huit mois par année pour passer ensuite le congé d'été en Europe à courir les conférences savantes et les beaux monuments. » (*CS*, 54-55)

Jude est sans conteste le personnage le plus représentatif de ces « errants ». Certes, Jude est d'abord celui qui demeure derrière. En effet, lorsque son père décide de déménager sa famille à la campagne, Jude, contrairement à son frère jumeau, Benjamin, qui suivra le père, reste en ville « contre le gré de son père » (*CS*, 22). Sa vie ne sera toutefois qu'une suite de départs, d'abord pour compléter ses études et ensuite pour mener la vie d'un universitaire itinérant et d'un explorateur de l'Arctique.

En fait, sa vie n'est qu'une fuite continuelle. Fuite du passé surtout qui revient constamment le hanter : le sien comme celui des femmes qu'il aime. Ainsi que le dit Maud, son seul malheur est d'être incapable d'oublier : « La seule misère profonde et incurable que je lui connaisse lui vient de son intelligence mémoriale. Sa mémoire est la plus fertile que je connaisse. » (*CS*, 160-161) Il voyage en partie pour oublier ses racines et s'inventer lui-même. Aussi, affirme-t-il : « Moi, je dis que la seule chose qui compte dans la vie, c'est de se faire un nom ! » (*CS*, 188) Toujours tourné vers l'avenir, et quoique obsédé par le passé, jamais il n'en parle : « Cet homme qui ne parle que de renom, de gloire et d'avenir, n'a pas de passé » (*CS*, 157). Comme Calvin Winter, le narrateur de *L'écureuil noir*, il croit que « Le bonheur est dans l'oubli[18] ». Toutefois, l'oubli, comme le bonheur, lui est constamment refusé.

Si l'errance de Jude semble liée au désir de s'éloigner des femmes qu'il juge indignes de lui, en vérité, il n'en est rien. Comme le remarque François Ouellet, dans son article sur la figure du père dans les romans de

18. Daniel Poliquin, *L'écureuil noir*, Montréal, Boréal, 1994, p. 17.

Poliquin, «Jude le conquérant, l'explorateur célèbre, ne parcourt le monde, somme toute, que pour oublier — en particulier un épisode traumatisant: le suicide de Benjamin, son frère jumeau[19].» Qu'elle soit accidentelle ou voulue, la noyade de son frère jumeau, suite à une dispute avec son père qui lui avait volé sa fiancée, a profondément marqué Jude. Il n'oubliera pas: «J'ai pardonné mais sans oublier. Je n'y arrive pas, mais peut-être qu'un jour... un jour... on ne sait pas.» (*CS*, 298)

Les voyages constants de Jude (surtout ses explorations dans l'Arctique) et ses escales à sa maison de Terre-Neuve ont comme source le conflit latent avec son père et le désir, jamais assouvi, de se donner un pays qui en découle. François Ouellet signale avec justesse que

> Jude l'explorateur, chassé tôt de la maison paternelle pour s'être «rebellé ouvertement» (*CS*, 278), qui «a longtemps mené l'existence de l'intellectuel vagabond qui change d'université aux deux ans» (*CS*, 23) et qui rêve parfois d'«une vie stable» (*CS*, 97), cherchera donc ailleurs la terre paternelle, le pays perdu; ce pays dont fut précisément privé Benjamin, le seul capable de «supporter les colères de [s]on père», car «il espérait sans doute hériter de la terre un jour» (*CS*, 295), cette terre sur laquelle le père a reconstitué «une sorte de paradis terrestre, avec un potager, un verger, une belle terre à blé, du bétail de race» (*CS*, 278-279)[20].

Cette quête d'un lieu à soi, il la mène principalement dans des lieux symboliques: l'Arctique, terre vierge et blanche, qui représente sans doute la page blanche sur laquelle Jude pourra réécrire l'Histoire et Terre-Neuve, la nouvelle terre. Il n'est pas non plus insignifiant que Jude y ait acheté une maison «près de l'Anse-aux-Meadows où débarquèrent les premiers Vikings américains il y a dix siècles» (*CS*, 271). D'ailleurs, Véronique Fontaine l'imagine à la fin du roman, seul sur la falaise de Terre-Neuve, à craindre la venue d'autres hommes:

> Souverain esseulé, debout sur la falaise, il regarde la mer, angoissé: il craint de voir apparaître à l'horizon les premières voiles des drakkars ressuscités de l'Histoire, avec à leur bord les hommes du Nord venus féconder son sérail d'Hyperboréennes, avec le dessein de peupler les terres de ce roi sans sujets. (*CS*, 303)

Ce n'est pas sans ironie qu'elle ajoute: «Jude reste le maître absolu de sa terre vaine, devant la mer sans hommes. La Terre-Neuve n'est possédée que par lui.» (*CS*, 303) Si Jude répond à Véronique qui lui demande qui du colon fondateur ou du coureur des bois il est — «Moi? Je suis les deux!» (*CS*, 274) —, c'est qu'il vit dans la tension constante entre le désir de se fonder un pays et la nécessité de fuir ce qui le hante et qui se trouve en lui.

---

19. François Ouellet, «*Se faire* père. L'œuvre de Daniel Poliquin», Lucie Hotte et François Ouellet (dir.), *La littérature franco-ontarienne: enjeux esthétiques*, Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 101.
20. *Ibid.*, p. 102.

En effet, ces errants pensent souvent à s'établir quelque part. Il n'en demeure pas moins que, lorsque ces personnages s'arrêtent, ils optent soit pour un lieu de réclusion, comme Médéric Dutrisac qui vit dans une cabane en rondins isolée dans le Nord de l'Ontario ou comme l'Obomsawin qui retourne à la maison familiale dans le village perdu et désert de Sioux Junction, soit pour des lieux de passage comme le Professeur Pigeon qui, « sans domicile fixe » (*CS*, 274), est payé pour habiter de luxueuses maisons dont les propriétaires sont à l'étranger : « il vit maintenant d'une maison cossue à l'autre » (*CS*, 276). Jude, pour sa part, choisit des lieux isolés qui ne seront pour lui que des lieux de passage. Ainsi, en est-il de l'Arctique où il poursuit ses recherches et surtout de sa maison à l'Anse-aux-Meadows à Terre-Neuve. Parfois, il laisse entendre qu'il aimerait bien se sédentariser :

> Des fois, il a envie de se marier [...] Avoir une vie stable, se reposer des grandes courses d'exploration ; donner ses trois ou quatre cours à l'université, publier son petit livre aux cinq ans ; donner le minimum de communications savantes, répéter celles qu'il a déjà faites sous des titres différents comme la plupart de ses collègues ; il aurait sa petite madame pot-au-feu, il achèterait un chalet ou une ferme près du lac Ontario pour les fins de semaine, ou pour y passer l'été ; il irait en vacances au Portugal ou en Colombie, il boirait du vin ou du rhum à cœur de journée, étendu au bord d'une piscine ; il apprendrait le violon ; il jouerait au golf. Plus de voyages dans l'Arctique ; plus de plongée sous-marine dans les mers polaires ; plus de chasse au kodiak aux Aléoutiennes ; plus d'Esquimaux, plus de vie de fou à risquer sa peau tous les jours pour le bien de la science ou par goût de la renommée. (*CS*, 97)

Toutefois, même s'il reprend ce discours régulièrement, jamais Jude ne se sédentarise. Pour lui, comme pour les autres errants dans l'œuvre de Poliquin, la sédentarisation demeure impossible tant qu'ils n'ont pas assumé leur passé et leur identité. Les lieux de réclusion ne sont jamais pour eux des lieux d'enracinement. La cabane en rondins de Médéric, la maison familiale d'Obomsawin, les appartements cossus où habite le Professeur Pigeon et le chalet de Jude ne sont pas des lieux qui permettent l'intégration sociale. Au contraire, il s'agit d'endroits où les protagonistes peuvent vivre à l'écart du monde, comme des bêtes qui se cachent pour panser leurs plaies. Pour eux, mais surtout pour Jude, « le voyage devient le signe et le symbole d'un perpétuel refus de soi-même[21] ». Aussi, Jude restera toujours l'« enfant prodigue interdit de retour » (*CS*, 13). Incapable d'assumer son identité propre et de se réconcilier avec son père, il tente continuellement de s'approprier l'Autre, particulièrement la femme, qu'il veut posséder entièrement, comme il le dit si bien à Maud :

> Maud, je ne veux pas juste t'aimer à compter de maintenant, mais depuis toujours, comme si tu m'avais toujours appartenu, depuis la naissance ! Comme des jumeaux qui s'aiment tout le temps, qui s'habillent pareil, qui

21. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *op. cit.*, p. 1029.

font les mêmes choses et qui se partagent pas avec le reste du monde. Ou alors, t'aurais été ma fille, je t'aurais possédée dès la conception, et je t'aurais toujours gardée à moi, mon amour impossible! (*CS*, 162)

Les exilés ou les colons fondateurs

Ce ne sont toutefois pas tous les voyageurs qui sont voués à l'errance chez Poliquin. Certains d'entre eux parviennent à mettre un terme à leurs pérégrinations. C'est le cas de Byron Miles, dans *L'Obomsawin* et *La Côte de Sable*, de Calvin Winter, dans *L'écureuil noir*, de Madame Élizabeth et de Maud Gallant, les deux autres narratrices de *Visions de Jude*. Les personnages qui se sédentarisent éventuellement voyagent pour des raisons similaires à celles des errants ou à celles que professent les rêveurs. Dans *La Côte de Sable*, deux personnages représentent ces deux avenues.

Madame Élizabeth, comme Calvin Winter ou Byron Miles, voyage pour des raisons identitaires. Ces raisons varient selon les différents personnages: Calvin Winter pour échapper à son identité de blanc, anglophone, protestant, majoritaire, Madame Élizabeth, comme Byron Miles, pour ne pas subir le sort qui est celui des siens. Ainsi, Madame Élizabeth sera obligée de partir pour des raisons politiques. Née en Ukraine au moment de la grande disette, elle a perdu très tôt ses parents: son père est mort en combattant du côté des Blancs et sa mère est morte de faim. Afin de lui sauver la vie, sa mère l'a confiée au cordonnier Nathan, lequel l'«a emmenée chez son cousin Meyer à Karkov qui venait de perdre une petite fille de la méningite» (*CS*, 183). Elle assumera alors l'identité de sa famille adoptive. Ce sera la première d'une longue suite d'identités fictives que Madame Élizabeth empruntera pour survivre. Après avoir vécu neuf ans chez les Meyer, ceux-ci l'enverront à l'internat des jeunesses communistes à Kiev où elle reprendra le nom de ses vrais parents, mais en laissant croire qu'elle est la fille d'un officier mort héroïquement:

Mais avant, mon père [adoptif] a tenu à arranger certaines choses pour me faciliter la vie: «Tu ne peux pas garder un nom allemand. C'est mal vu là-bas. Tu reprendras le nom de tes vrais parents, Holoub. Ce sera comme un porte-bonheur pour toi. Il y a un Holoub de Kharkov qui était officier dans l'armée bolchevique; il a été tué en Asie centrale il y a dix ans. Nous te ferons passer pour sa fille naturelle. [...] Tu t'appelles Holoub maintenant. Élizabeth Petrovna Holoub». (*CS*, 183)

À l'arrivée des Allemands à Kiev, Madame Élizabeth change à nouveau d'identité, sans toutefois changer de nom: elle joint une organisation ukrainienne pronazie. Devenue la maîtresse d'un lieutenant SS, elle quitte rapidement Kiev pour l'Allemagne où son amant lui donne un faux nom et l'occasion de faire des études pour devenir infirmière.

Grâce à ses deux passeports: «un passeport soviétique dont [elle] ne voulai[t] pas [se] séparer pour le cas où les Alliés entreraient dans Cologne, et un passeport allemand qui servirait en cas de victoire des

armées hitlériennes» (*CS*, 188), elle est prête à toutes les éventualités. Le hasard fera bien les choses. Au moment où les Alliés entrent dans la ville, un officier anglais est blessé et requiert les soins de Madame Élizabeth. Le major Edward Miles, amoureux de l'infirmière qui lui a sauvé la vie, fera de même en l'épousant, mettant ainsi fin aux nombreux plans qu'Élizabeth échafaude afin de survivre :

> J'ai dû imaginer cent plans. Je me déguiserais en marin et je m'embarquerais pour l'Amérique. Je me ferais paysanne et j'irais me cacher sur une ferme ; j'en ressortirais dans dix ans quand tout serait terminé. Je me prostituerais dans un bordel de Stuttgart, j'attendrais le retour des beaux jours et je partirais pour l'Afrique du Nord avec quelque beau légionnaire démobilisé. J'épouserais un sous-officier allemand invalide et je me ferais sa servante dévouée. Je ne savais qu'une chose : on ne me prendrait pas ! (*CS*, 190)

Elle suivra d'abord son mari en Angleterre, puis, lorsque celui-ci joindra le corps diplomatique canadien (car il est Canadien et non pas Britannique), elle partira avec lui pour l'Afrique du Sud, puis Paris avant de venir au Canada. Ce n'est qu'un an plus tard, après la mort de son mari, qu'elle parviendra à se réconcilier avec son identité originale.

C'est, en effet, lorsqu'elle se rend à Sioux Junction, pour régler la succession de son mari, qu'elle rencontre son beau-père, Byron Miles. Personnage du roman précédent de Poliquin, *L'Obomsawin*, Byron Miles est lui aussi un Ukrainien qui a longtemps assumé une fausse identité :

> Ce brave homme s'appelait de son vrai nom Balthasar Szepticky ; Byron Miles était le nom qu'il avait pris en arrivant au Canada. Après s'être enrichi, il avait fait tous les efforts voulus pour que ses enfants deviennent de bons sujets britanniques. [...] Mais la mort approchant, le vieux monsieur avait compris le tort qu'il y a à renier ses origines. Il s'était remis à parler sa langue maternelle avec ses amis de même nationalité ; il avait fait construire une église ukrainienne à Sioux, et il passait de longues heures à prier et à tailler des bancs de bois avec l'aide d'un menuisier ukrainien comme lui ; il comptait aussi léguer le gros de sa fortune à la communauté ukrainienne du Canada. Le seul désagrément lui venait des gens du village qui s'obstinaient à l'appeler *mister Miles*, personne ne voulait même prononcer le nom qu'il avait repris. «Toute ma vie, disait-il, j'ai tout fait pour être un autre, maintenant, on ne croit plus à ma véritable identité. Mes enfants eux-mêmes ne me reconnaîtraient pas.» (*CS*, 202)

Même si Élizabeth ne dévoile pas à Byron Miles sa véritable identité, leur rencontre marque un point tournant dans sa vie. Elle reprend alors son nom : «Quand la succession Szepticky s'est réglée, trois ans plus tard, j'ai repris mon nom de Holoub en l'honneur du vieillard de Sioux, et avec l'argent j'ai acheté la maison de la rue Blackburn pour louer quelques chambres et ainsi ménager mes revenus de veuve pensionnée.» (*CS*, 204) Madame Élizabeth ne fuira plus. Elle s'installe définitivement dans le quartier de la Côte de Sable. Cependant, le fait de choisir ce quartier comme le fait de tenir une maison de pension pour étudiants font en sorte qu'elle marie errance et sédentarité. Comme elle le dit elle-même, la Côte de

Sable est un endroit bien particulier, « c'est un quartier où l'on ne met que cinq ou six ans pour compter parmi les anciens. Il ne vit ici que des étudiants qui repartent leurs études faites, des diplomates qui restent le temps d'une affectation, des fonctionnaires vite mutés. Il n'y a qu'une poignée de sédentaires anonymes pour une légion de nomades pacifiques. » (*CS*, 205) Ainsi, si Madame Élizabeth devient rapidement une des anciennes du quartier, elle est cependant entourée de gens qui ne sont que de passage, comme les étudiants qu'elle accueille dans sa maison.

Maud Gallant voyage pour des raisons fort différentes de celles de Madame Élizabeth. Si Maud quitte son Nouveau-Brunswick natal pour travailler à Montréal, puis étudier à Ottawa, elle voyage cependant, par la suite, par amour, comme Marie Fontaine rêve de le faire, puis pour fuir son mal d'être comme Jude. Maud Gallant vit un amour tumultueux avec Jude. Cette relation se résume à une suite de départs et de retours, de ruptures et de réconciliations. Si au début leur amour semble solide, Jude, qui ne peut accepter que la femme dont il est amoureux ait eu une vie amoureuse avant de le connaître, minera cet amour par ses crises de jalousie qui le poussent constamment à quitter Maud et à fuir. Maud passe son temps à l'attendre : « Je l'ai attendu un siècle, peut-être deux, j'ai perdu le compte des années. C'était si long. / Il n'est jamais revenu. Enfin, jamais tout à fait. » (*CS*, 130) Lorsque Jude entreprend sa vie d'universitaire itinérant, Maud le suit dans ses déplacements jusqu'à une nouvelle rupture :

> Quand Jude est rentré d'Europe, il a accepté un poste à l'Université d'Edmonton. De mon côté, j'étais à Toronto. [...] On se voyait chaque fois qu'on pouvait [...] Après deux ans en Alberta, il a pris une charge à Vancouver. De mon côté, j'ai eu la chance de trouver de l'emploi là-bas. Nous ne vivions pas ensemble, mais nous pouvions au moins nous voir souvent. (*CS*, 146)

La jalousie de Jude persiste et à chaque fois qu'il se trouve dans une situation qui lui rappelle la vie de Maud avant lui, il fait une scène puis fuit : « Un beau matin, il a téléphoné. C'est fini entre nous, il a dit. "Il faut que je reparte pour l'Arctique. Je te l'avais pas dit, mais j'ai accepté un poste à l'Université du Manitoba. Je vais faire la navette entre Iberville et Winnipeg. J'ai pas de place pour toi [...]". » (*CS*, 147) Face à ce départ intempestif, Maud tente coûte que coûte de garder Jude : « Je lui ai juré que je me moquais bien de faire carrière, tout ce que je voulais, c'était être avec lui, et je disais vrai. Je le suivrais à Winnipeg, je m'arrangerais là-bas, j'irais dans l'Arctique, je serais sa servante muette, je repriserais son linge, je ferais ses repas, n'importe quoi pour être près de lui. » (*CS*, 148) Ainsi, Maud s'imagine d'abord, comme Marie Fontaine, en tant que compagne du « grand homme », mais, face au refus de Jude qui lui dit sans détour qu'il ne veut plus d'elle, elle choisit la fuite : « Quelques semaines plus tard, j'ai accepté la bourse qu'on m'offrait à Vienne. » (*CS*, 148)

Le séjour de Maud en Europe est une suite de déplacements étourdissants qui ne parviendront pas à lui faire oublier Jude : tournée au Japon,

vacances en Italie, rien ne peut la guérir de sa dépression. Elle rentre au pays où elle reprend malgré tout sa fuite. Après un séjour à Montréal chez un ami homosexuel, aspirant compositeur, elle suit un amant en Abitibi (*CS*, 153) puis elle rejoint son ami compositeur à Philadelphie : « Je suis allée l'y rejoindre pour échapper une seconde fois à la dépression de l'échec. » (*CS*, 153) Sa vie sera alors une suite de départs : « Trois ans aux États-Unis : un an à Philadelphie, un an à Saint-Louis, un an à Détroit » (*CS*, 153-154). Ce n'est qu'après le suicide de son copain compositeur qu'elle rentre au Canada : « Je n'avais pas le choix, il fallait que je me sauve toute seule maintenant. » (*CS*, 154)

Maud commence alors une nouvelle vie : « Très vite, j'ai pris goût à ma nouvelle vie sédentaire sans le moindre regret pour mes années d'errance. » (*CS*, 154) Même si elle revoit Jude et qu'ils reprennent leurs fréquentations, même si les crises de Jude persistent et qu'il part encore à chaque fois, Maud ne partira plus même lorsque Jude la quittera définitivement (*CS*, 159). Ainsi Maud met fin à sa dépendance affective et s'assume. Alors qu'elle a avorté l'enfant de Jude, elle décide maintenant d'avoir un enfant de son amant Babrak, même si leur relation est beaucoup moins passionnée. Cette relation est également éphémère puisque Babrak annonce, à la fin du roman, son mariage prochain avec la belle Hélène, l'amie de Maud que Jude poursuit sans se lasser depuis un an (*CS*, 287).

Pour Madame Élizabeth comme pour Maud Gallant, Calvin Winter et Byron Miles, le processus de sédentarisation est lié à l'acceptation du passé. Les personnages qui se sédentarisent sont ceux qui ont atteint une grande maturité et acquis la sagesse. Ils savent clairement qui ils sont et peuvent assumer leur identité.

Étonnamment, le voyage chez Poliquin ne représente jamais pour les personnages une quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité, dans la recherche et la découverte d'un centre spirituel, comme c'est le cas, par exemple, pour les personnages de *L'ombre et le double* d'Yvon Rivard ou de *Volkswagen blues* de Jacques Poulin. Le voyage s'avère, pour les personnages de Poliquin, une fuite : fuite de soi, des autres ou d'une vie que l'on juge inintéressante. Deux écueils guettent les personnages : rêver de partir sans jamais le faire ou être incapable de mettre fin au voyage. Ce sont incontestablement les raisons qui incitent les personnages à voyager qui posent problème. Tant que le voyage est une fuite, il leur est impossible d'arriver à bon port. La question primordiale dans les romans serait alors celle de l'identité[22] et non pas de l'espace.

22. Au sujet de l'identité dans l'œuvre de Poliquin, voir mon article « Entre l'être et le paraître : l'altérité et l'identité dans deux textes franco-ontariens », dans Yvan G. Lepage et Robert Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études en littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 163-178.